

Exercice d'interview, Olivier Wyser, La Liberté

«On peut avoir un handicap et réussir dans la vie»

Il pianote un courriel tout en répondant au téléphone. Derrière son écran d'ordinateur, Raphaël Dessarzin a tout du patron d'une entreprise d'informatique comme on se l'imagine. Accroché à la ceinture, un petit boîtier intrigue. Le dernier gadget wi-fi à la mode? Loin de là: «C'est ma pompe à insuline, elle me suit 24 heures sur 24 et sept jours sur sept». L'informaticien de 36 ans vit avec le diabète depuis son enfance. Et la maladie lui a déjà joué quelques tours pendables. Après avoir perdu la vue d'un œil, puis en partie de l'autre, Raphaël Dessarzin a dû tirer un trait sur son métier de maçon. Il rebondit en 2005 en créant sa propre entreprise, ADS Informatique SA à Fribourg. Une reconversion réussie grâce à l'aide de l'Office de l'assurance invalidité qui a financé sa formation. Sa persévérance et sa motivation lui ont valu le Prix de la réadaptation professionnelle en 2008.

Maçon et informaticien, ce n'est pas tout à fait la même chose. Pourquoi ce choix?

Au départ je voulais me diriger vers une école de multimédia et d'art. Du côté de l'AI, ils préféraient me former dans un domaine technique plutôt qu'artistique. J'ai choisi l'informatique. L'AI a financé mes formations PC-lan et webmaster ainsi que ma première licence Microsoft. Le solde des licences, sept au total, je les ai payées de ma poche. Je n'étais pas obligé d'aller si loin, mais j'étais motivé.

Vous regrettez de ne pas avoir pu faire une école d'art?

Je crois que cette orientation plus technique était judicieuse. Je me suis très vite senti à l'aise. En tout cas je n'ai jamais regretté.

Et votre travail de maçon, vous le regrettez parfois?

Oui, l'ambiance dans un bureau ou sur un chantier c'est la nuit et le jour. Le côté manuel me manque beaucoup. Après, c'est la vie qui en a décidé autrement. J'étais un employé alors que maintenant je suis le chef (*il rit*).

C'est si difficile d'être le patron?

Il faut se montrer dur parfois. Franchement, ce n'est pas facile. Il y a des responsabilités, les employés à gérer, et surtout il faut faire tourner la boutique. Par les temps qui courent ce n'est pas une partie de plaisir.

Pourquoi ne pas avoir cherché une place de salarié?

Ce n'est pas faute d'avoir essayé. J'ai vite dû me rendre à l'évidence qu'avec ma vue et mon diabète je ne trouverais rien. Les premières prises de contact avec les employeurs étaient toujours très positives, mais dès qu'on aborde le handicap... Les portes ont tendance à se fermer gentiment.

Le monde du travail n'est pas encore prêt à accepter des personnes handicapées?

Je pense que le contexte économique y est déjà pour beaucoup. Ensuite il y a un manque d'information. C'est un gros souci dans la société de manière générale. Quand je vois le nombre de bâtiments administratifs qui ne sont pas adaptés aux chaises roulantes, c'est franchement grave. Le handicap fait peur, c'est un obstacle pour beaucoup d'employeurs. Il ne faut pas se leurrer.

Vous-même vous employez des personnes handicapées je crois?

Oui, chaque année je prends une personne en réadaptation. En général la dernière année d'apprentissage d'employé de commerce. L'année prochaine je vais essayer de prendre quelqu'un en informatique. Cette démarche a toujours été importante pour moi.

Si on vous reproche de faire de la discrimination positive?

Ca me ferait bien rigoler! (il éclate de rire) Pour moi c'est normal. Les gens se font une fausse idée du handicap. Une personne en chaise roulante est aussi capable qu'une autre. C'est une caricature de penser qu'une personne atteinte dans sa santé va causer des problèmes.

Les personnes handicapées sont-elles plus motivées?

Sans aucun doute. On se sent toujours obligé d'apporter plus qu'une personne bien portante. Niveau combativité et persévérance y a pas photo. On sait qu'en cas de licenciement on va être les premiers à partir. Ce souci est toujours présent, même inconsciemment.

Le handicap a-t-il été un problème vis-à-vis de certains clients?

Quand je me suis lancé j'y ai beaucoup réfléchi. Finalement j'ai été agréablement surpris. Beaucoup m'ont encouragé et je ne m'y attendais pas forcément. Si les gens se rendent compte du handicap en cours de route, ça ne les dérange pas. Par contre s'ils savent d'entrée que j'ai un problème de santé, ça peut créer un blocage.

C'est assez triste comme constat?

C'est vrai, mais on s'y fait. Créer ma propre entreprise c'est ma façon de prouver qu'on peut avoir un handicap et quand même réussir dans la vie.

Vous aviez un besoin particulier de prouver des choses aux autres?

Au début, c'était pour prouver aux gens du village où j'habite, Dompierre, que je pouvais devenir quelqu'un. Enfant, j'entendais toujours parler du «pauvre petit

Raphaël qui est malade». C'est lourd à porter. Je suis aussi capable que n'importe qui. Ensuite c'est devenu un besoin pour moi-même. Dans la vie il ne faut avoir peur de rien.

C'est toujours le cas aujourd'hui?

Beaucoup moins. J'ai le sentiment d'avoir réussi dans ma vie. Je n'ai plus rien à prouver aux autres. Par contre j'ai encore mille projets rien que pour moi. Je suis dialysé trois après-midi par semaine. C'est pénible, mais je profite de ce temps pour apprendre l'anglais. Quand j'aurai le niveau, à la fin de l'année si tout se passe bien, je vais reprendre des études et faire un master en informatique à l'Université de Fribourg. Et après je vise le doctorat. Comme ça je pourrai appeler tous les médecins qui me suivent «confrère».

© Sauf accord de l'auteur et de la direction du CRFJ, ces travaux, réalisés dans le cadre de la formation, ne sont pas destinés à la publication ni à la diffusion.